Hans Ulrich Obrist

Une vie in progress



Seuil / Fiction & Cie

UNE VIE *IN PROGRESS*

Fiction & Cie



Hans Ulrich Obrist

UNE VIE *IN PROGRESS*

Seuil
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

En exergue : Roland Barthes, *Marcel Proust. Mélanges*,
© Éditions du Seuil, 2020.

Merci à Virginie Poitrasson pour la traduction
de quelques passages ici et là.

ISBN 978-2-02-150282-4

© Éditions du Seuil, avril 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

[…] sa propre vie, non comme un *curriculum vitae* mais comme un étoilement de circonstances et de figures.

Roland Barthes, *Marcel Proust. Mélanges*

Une enfance frontalière. L'accident

Mai 1968. C'est ma date de naissance. Et j'aime ce clin d'œil de l'histoire : naître pendant ce mois si symbolique est une première donnée de ma vie, peut-être un signe.

Mes parents habitaient à Weinfelden, en Thurgovie (Suisse), mais la maternité était à Zurich, pour les premiers jours. Et ensuite retour à Weinfelden, la « small town » de huit mille habitants, à quelques kilomètres du lac de Constance. C'était un peu une ville-dortoir, avec beaucoup de gens qui travaillaient dans de plus grandes villes alentour, il n'y avait pas de lycée par exemple, et en vérité pas grand-chose d'autre, du moins en termes de culture. J'ai le souvenir d'un sentiment d'étroitesse, on voyait les montagnes, pas très loin en fin de compte, ces montagnes qui bloquent la vue sur la Méditerranée pour ainsi dire, ce qui n'est pas sans rapport avec Paul Nizon, dans une même impression d'enfermement, mais moins dramatique. Et face à cela, il y a eu dès le début l'idée du voyage, même du petit voyage. Weinfelden était très proche de Kreuzlingen, et surtout de Constance, la ville universitaire allemande. Tout cela au bord du lac des trois pays, le lac où la Suisse, l'Allemagne et l'Autriche se rencontrent : on peut

y nager et passer d'un pays à l'autre, ou plus simplement, en voiture ou en train, traverser les frontières. Et cette idée de traverser fut dès l'enfance une sorte de pratique quotidienne : mes parents aimaient acheter les œufs en Allemagne, ou les légumes, parce que ça coûtait moins cher, et assez vite j'ai découvert qu'il y avait de meilleures librairies, et pour le cinéma aussi ça se passait là-bas, il n'y avait pas vraiment de cinémas en Thurgovie, tandis qu'à Constance on trouvait de bons programmes de cinéma pour les étudiants (c'est là que j'ai découvert par exemple les films de Tarkovski).

La ville de référence était donc Constance, et aussi un peu Saint-Gall, l'autre cité universitaire, dans l'est de la Suisse, avec notamment la fameuse bibliothèque du monastère, où mes parents m'ont emmené quand j'avais six ou sept ans, un peu par hasard : cela a constitué une expérience véritablement fondatrice qui m'a sans doute conduit vers le livre et vers une sorte d'obsession du livre. À côté de la bibliothèque se trouvait le plan du cloître, celui-ci avait brûlé et avait été reconstruit en style rococo, mais la bibliothèque abritait tout de même des manuscrits des X^e^ et XI^e^ siècles. J'y suis retourné à plusieurs reprises, avec mes parents puis seul. On pouvait prendre rendez-vous et consulter ces livres rares, très rares, les regarder, tourner les pages avec des gants blancs, les toucher, et pour moi c'était comme de la science-fiction en arrière, de 1975 jusqu'au XI^e^ siècle. L'autre chose intéressante, c'était l'étrange expérience spatiale que je faisais, dans cette salle rococo, avec ses vitrines : pour pouvoir circuler il fallait toujours porter des pantoufles ou des patins en feutre. La

bibliothèque de Saint-Gall est mon premier souvenir de musée, de rencontre avec l'Histoire. Ce fut un déclic.

Et puis il y avait Zurich. Mes parents y allaient souvent le samedi pour faire des courses, ils pensaient y trouver la meilleure viande, le meilleur fromage, ma mère se plaignait qu'il n'y ait rien de bon ni de beau à Weinfelden, ils étaient toujours à la recherche de l'endroit où on trouvait la bonne chose.

Un personnage a marqué mon imaginaire. C'était un marchand de fleurs, sur la Bahnhofstrasse, haut lieu du commerce. Il vendait des fleurs dans un kiosque, ainsi que des petits dessins à 5 ou 10 francs – en Suisse il y a la tradition de l'art brut, Adolf Wölfli, Aloïse Corbaz, qui m'a toujours fasciné, le marchand de rue était en fait un de ces artistes bruts, une sorte de vagabond qui allait de ferme en ferme, un Andy Warhol de l'art brut, il enregistrait tous les sons, les conversations, les voix d'animaux (c'est peut-être à l'origine de mon idée de tout enregistrer). Jusque tard dans son existence il n'a évidemment pas pu vivre de son art, il vendait dans la rue des fleurs, des choses qu'il trouvait dans les fermes, il peignait et dessinait toujours des vaches, et plus tard, à mon adolescence, le deuxième atelier que j'ai visité a été le sien. Dans les années 1980 il a commencé à être connu, il fabriquait des machines autour de la cérémonie de l'alpage, une sorte de cinéma de vaches avec des petits dessins collés l'un à côté de l'autre sur cinquante mètres et constituant une longue banderole qu'il mettait dans une boîte avec un dispositif pour la faire tourner, un cinéma low-tech. Voilà, c'est une image de mon enfance, cet homme qui vendait des fleurs et des dessins,

sans doute une image marquante, constitutive. On n'avait pas engagé de dialogue, mais il est entré dans mon système, c'était un pressentiment. Je voyais cela juste en passant.

Un autre voyage dont je me souviens bien, c'est celui à Friedrichshafen, en Allemagne, où nous sommes allés à plusieurs reprises avec mes parents. C'est important pour moi, car il y avait là-bas le musée Zeppelin, encore une histoire de voyage, où on se rendait en bateau, depuis Kreuzlingen, on traversait le lac, ce grand lac des frontières. Le zeppelin était un rêve, qui a mal fini puisqu'il est tombé, et c'est à Friedrichshafen qu'il est né. Le musée avait une grande collection relative à l'aviation et retraçait bien sûr toute l'histoire du zeppelin, on voyait les nacelles qui flottaient dans l'air : je n'avais encore jamais pris l'avion, mais ça a déclenché en moi l'idée qu'on pouvait voyager loin. J'avais sept ou huit ans quand j'ai découvert ce lieu, ça a été aussi un moment très marquant, je m'en rends compte à présent, même si je n'en ai jamais vraiment parlé.

En tout cas, dans ce Dreiländereck (coin de trois pays), la question des frontières était quotidienne. Tous les jours, il fallait avoir sa carte d'identité avec soi, pour aller à l'école ou ailleurs, car on ne savait jamais si on n'allait pas passer dans un pays voisin, l'Allemagne ou l'Autriche. Pour moi, la douane était donc banale, la frontière poreuse, je n'avais pas du tout peur des douaniers, au contraire j'étais toujours très excité de traverser la frontière. Ce n'était pas un obstacle. Rien à voir avec le Brexit d'aujourd'hui…

En fait, ce qui m'intéressait, c'était la ville, les gens. J'étais magnétiquement attiré par l'envie d'apprendre, de savoir, au point de ne pas vouloir dormir pour ne pas

perdre de temps, je ressentais la ville comme le lieu où le savoir était présent : c'est là qu'on pouvait apprendre, découvrir, en particulier à Constance, avec ses librairies et ses cinémas, ou à Saint-Gall avec la bibliothèque. Par ailleurs, je n'avais ni frère ni sœur, j'étais enfant unique, et il y avait une sorte d'urgence à me connecter, à établir des liens, à rencontrer des gens.

Ma mère était institutrice d'école primaire et mon père contrôleur financier dans une entreprise de construction. Nous habitions dans un appartement typique de la classe moyenne suisse. Mes grands-mères étaient mortes, mais le père de ma mère était vivant. Il était très âgé, dans les quatre-vingts ans, et j'étais toujours enchanté de le voir, car il avait beaucoup voyagé dans sa vie. Très jeune, il était soudainement parti à Madère et il n'avait plus donné aucune nouvelle pendant un an. Il y avait en lui ce gène du voyage, ce virus dont j'ai clairement hérité. Il collectionnait les timbres, et ça m'impressionnait beaucoup, c'était une archive en quelque sorte. Il avait des albums de photos, qu'il me montrait en les commentant, il était l'incarnation vivante de cette possibilité de quitter la Suisse, pas simplement pour aller prendre un café ou acheter des journaux en Allemagne, mais pour peut-être ne jamais plus y revenir. Évidemment sa famille l'avait un peu forcé à rentrer, et à son retour il s'était marié. C'était le modèle, un métier, une femme, des enfants, une famille.

Vers mes six ans, il y a eu l'accident qui a certainement déclenché beaucoup de choses en moi. Une voiture qui roulait trop vite m'a renversé alors que je traversais la rue sur

le chemin de l'école. J'ai été hospitalisé dans un état grave et j'ai fait l'expérience d'approcher de très près la mort. Ce long séjour de plusieurs semaines à l'hôpital a, je crois, suscité en moi une sorte de sentiment d'urgence. J'étais vraiment entre la vie et la mort, totalement immobilisé, et habité par le sentiment assez inhabituel chez un enfant que chaque jour pouvait être le dernier. Ma mère m'a toujours dit que j'avais profondément changé après. Le sentiment de côtoyer la mort vient en général plus tard, beaucoup plus tard, et même trop tard d'une certaine façon. Là, il n'était pas certain que mon état s'arrangerait, que je survivrais. Par la suite, de façon continue, et jusque très récemment avec l'exposition *It's Urgent !* réalisée avec Maja Hoffmann à la Fondation LUMA d'Arles (en 2020), ce sentiment m'a habité. *Ne pas perdre de temps*.

Quand on est immobilisé pendant des mois et qu'ensuite pendant longtemps on ne peut pas faire de sport, ça crée d'autres intérêts, et de fait, cet accident et ses conséquences m'ont encore plus plongé dans les livres. On réfléchit longuement à ce qu'on veut faire de sa vie, à ce qu'on a comme buts. Mais la chose la plus décisive, c'est de voir la mort en face. Cela crée un sentiment d'urgence. Si aujourd'hui peut être le dernier jour, il est indispensable de multiplier les activités tant qu'il est temps.

En Suisse, il y a ce grand avantage qu'on peut y apprendre assez tôt des langues étrangères. L'idée de multilinguisme dont parle Édouard Glissant fait partie du système scolaire. J'ai commencé donc avec le français et l'italien, venus s'ajouter à l'allemand de naissance, enfin le suisse allemand, le dialecte, et à l'allemand, comme

langue enfantine d'échange. J'ai aussi appris l'anglais, puis l'espagnol, et j'ai alors vu l'école, à partir de l'âge de huit ou neuf ans, comme une préparation au départ à l'étranger. Dès qu'il y avait la possibilité d'apprendre une langue, je sautais sur l'occasion. J'ai ainsi appris le russe à l'époque du collège. Je demandais à mes parents de trouver des profs de langue particuliers, de façon à apprendre encore plus de langues et être prêt à partir. Ma mère, en tant qu'institutrice, soutenait évidemment tout ce qui touchait à l'idée d'apprendre, et elle a trouvé un instituteur qui parlait espagnol, langue qui n'était pas au programme.

Apprendre, découvrir. Peurs. Partir

Dans une petite ville, lorsqu'on est enfant unique, on se sent facilement très seul. Dès lors l'école représente l'opportunité de voir d'autres enfants. Mais cela m'a toujours aussi un peu ennuyé, même si je n'avais pas du tout un comportement asocial. Disons que mes pôles d'intérêt, les langues, la littérature, étaient un peu différents de ceux des enfants de mon âge, et il a été assez évident et naturel pour moi de chercher des amis plus âgés (ce sera encore plus le cas à partir du lycée). Je me rappelle qu'en classe je posais toujours des questions. À la maison aussi. Au point que mes parents étaient épuisés au bout d'un moment, ils avaient besoin de vacances, parfois ils me déposaient chez la sœur de ma mère, et après deux semaines c'est elle qui avait besoin de vacances… Je ne voulais pas dormir et j'interrogeais sans arrêt les adultes. Il y avait toujours cette idée de vouloir tout savoir. Une idée assez flaubertienne au fond, celle de Bouvard et Pécuchet, s'est ainsi installée au cœur de mon enfance, entre sept ou dix ans.

Finalement, je me rends compte que je n'étais pas un enfant joueur. Ce que je voulais, c'était apprendre. Je faisais un peu de sport, du ski, du tennis, j'adorais aussi les échecs,

mais pour le reste, je ne jouais pas avec des camarades. Et mon angoisse, c'était de ne pas avoir assez de temps pour lire tous les livres.

Mes grands-parents étant pour la plupart morts, mes parents m'emmenaient parfois chez une dame beaucoup plus âgée qu'eux, une de leurs amies, qui était une sorte de grand-mère de substitution, et cette dame avait un lien avec Chagall. Elle avait chez elle des lettres et des livres qu'il lui avait dédicacés, et de nombreux autres livres d'art, et j'ai le souvenir précis de les avoir beaucoup regardés, presque sans arrêt à vrai dire, vers huit ou neuf ans. Pour moi, c'était très impressionnant, ces livres avec une dédicace de Marc Chagall, ils étaient d'ailleurs conservés dans une armoire vitrée, et c'est très probablement l'origine de mon intérêt pour l'écriture manuscrite : chaque fois que je rencontre un auteur, un artiste, je lui demande d'écrire une phrase pour mon Instagram, et j'en ai à présent des milliers, conservées dans mes archives. J'ai toujours été fasciné par la grande singularité de chaque graphie. Cela, c'est-à-dire une des lignes importantes de ma vie, a commencé chez cette vieille grand-mère de substitution avec ses livres de Chagall.

C'est le mystère de la vie en effet : où se construit-on, comment le destin se dessine-t-il ? Il y a eu l'accident, avec la forme de désespoir qui s'est ensuivie, j'étais enfant, dans une petite ville ennuyeuse, fils unique, l'accident et ses suites ajoutant encore de l'isolement à mon isolement, et il se peut que ce traumatisme m'ait amené vers l'art, qui est pour moi la plus grande forme d'espoir, d'ouverture. Puis les livres de Chagall ont été comme un portail où

s'engouffrer. Nous sommes allés voir l'église Fraumünster de Zurich où Chagall a fait des vitraux, avant ceux de Sigmar Polke à la cathédrale Grossmünster. Cela m'a ouvert clairement à l'idée qu'on pouvait rencontrer un artiste, que les artistes peuvent être des contemporains vivants, et vers dix ou douze ans m'est aussi venue l'idée que parmi ces contemporains il y avait des figures historiques, des figures qui faisaient et allaient faire l'histoire, et qu'on pouvait non seulement envisager de les rencontrer, mais aussi de travailler avec eux. Et cela a été une véritable épiphanie.

Mes parents n'avaient pas vraiment d'œuvres d'art dans leur appartement, mais je me souviens qu'il y avait une gravure de Cuno Amiet – il en faisait assez souvent et ça ne coûtait pas trop cher –, encadrée sous verre et accrochée au-dessus du bureau de mon père, j'allais très souvent regarder cette image, qui m'impressionnait beaucoup (Cuno Amiet est un peintre à redécouvrir, sa façon de reparcourir les tableaux de Van Gogh est tout à fait passionnante).

Il y avait une bibliothèque à la maison, mais sans livres d'art. On y trouvait des auteurs que j'ai alors pu lire, Friedrich Dürrenmatt, Charles Ferdinand Ramuz, Max Frisch, et aussi un livre qui m'a beaucoup marqué, de Jeremias Gotthelf, un roman de 1842, *L'Araignée noire* (d'une certaine façon, ça nous amène directement à Louise Bourgeois), une sorte de parabole sur le bien et le mal, avec un fond chrétien humaniste, un livre très conservateur, mais qui m'a fait une forte impression, enfant : l'histoire se déroule dans un village suisse qui me rappelait celui dans lequel je grandissais, je l'ai lu au moins trois fois.

Je recevais un peu d'argent de poche, qui passait intégralement dans l'achat de livres (je voulais ma bibliothèque de Saint-Gall à domicile !).

Une des figures marquantes de mon enfance, pour de multiples raisons, c'est Emma Kunz. Une femme habitée par une forme de spiritualité, qui était guérisseuse et avait la réputation d'accomplir des miracles. Elle avait un pendule pour chercher les sources et elle avait aussi découvert des vertus particulières dans une roche qu'elle a appelée l'AION A – qu'on peut aujourd'hui encore acheter dans les pharmacies en Suisse. C'est un remède qu'on peut également donner aux plantes, pour qu'elles poussent mieux. L'homme qui a créé la fondation à son nom, par la suite, était un enfant paralysé qui a retrouvé l'usage de ses membres après avoir été guéri par Emma Kunz avec la poudre de cette pierre ! Elle était déjà morte quand j'étais enfant, mais ma mère s'intéressait à l'AION A, elle en achetait et m'en donnait, ainsi qu'à ses plantes. Elle pensait que ça me ferait du bien, que ça me renforcerait, surtout après ma sortie de l'hôpital, où j'étais encore très faible. À travers l'accident, je suis ainsi arrivé à l'AION A, et à l'idée de guérison et d'art. En fin de compte, l'accident a été sans doute décisif pour m'amener à l'art. Sur le paquet de l'AION A, il y avait un dessin d'Emma Kunz, et cette œuvre est vraiment fondamentale pour la mise en évidence pour moi des rapports entre art et spiritualité. Ses dessins n'étaient pas motivés par l'art, mais par la guérison, elle dessinait très intensément et parfois ne dormait pas pendant plusieurs nuits pour terminer un dessin. À un moment, elle a mis toute son énergie dans un dessin pour que Hitler

meure, quelque chose de très fort. Et moi, à l'âge de sept ou huit ans, j'étais très obsédé par le petit dessin qu'il y avait sur le paquet d'AION A, avec des cercles, des courbes, très dense, je n'arrêtais pas de demander à ma mère qui était cette visionnaire.

Je n'ai jamais éprouvé d'inquiétude, enfant, par rapport à l'argent, parce qu'en Suisse, à cette époque, il n'y avait pas de soucis financiers dans la classe moyenne. On avait assez d'argent pour partir en vacances l'été, on vivait dans un joli petit appartement sans rien de luxueux. Mon père était contrôleur financier, tout était donc « under control »… Ma mère, elle, avait un tempérament beaucoup plus artiste, qu'elle a d'ailleurs révélé à la fin de sa vie en développant une pratique personnelle de l'art. En fait, il y avait un contexte de bien-être, de non-urgence, et l'accident dont j'ai été victime a déclenché tout au contraire un sentiment d'urgence, et même d'urgence absolue. Cela a sonné comme un réveil ! Par la suite, j'ai toujours eu peur des voitures, pas peur en voiture, c'est autre chose, mais peur des voitures, parce que j'avais été renversé en tant que piéton, en allant à l'école, par une voiture qui roulait trop vite. Le simple fait de voir des voitures circuler dans la rue provoquait en moi une forme d'angoisse.

Une autre peur qui a habité mon enfance, c'est celle des ascenseurs. Mes parents habitaient un grand immeuble, une sorte de tour d'une vingtaine d'étages, un gratte-ciel à l'échelle de ce petit village, une fois nous sommes restés bloqués dans l'ascenseur et ça m'a créé une angoisse des ascenseurs, encore vivace aujourd'hui : quand je peux, je

prends toujours les escaliers – ce qui d'ailleurs me donne un autre point de vue sur l'architecture : c'est comme si on fréquentait les coulisses d'un bâtiment. J'ai aussi un jour été mordu par un chien, sur une colline à côté de Weinfelden, pas gravement, mais j'en ai tout de même conçu une peur des chiens. Tout comme j'avais peur des avions. Jusqu'à l'âge d'environ vingt-cinq ans, j'étais absolument persuadé que l'avion allait s'écraser, je me faisais des films d'épouvante dans ma tête. Cela provenait peut-être de mes visites au musée Zeppelin où étaient racontées des histoires horribles, avec le ballon qui s'écrasait ou qui explosait, c'était une atmosphère assez dramatique, qui m'a probablement marqué. Mais bizarrement je n'avais pas peur de la mort, au contraire, j'avais ce feeling qu'en traitant chaque journée comme étant peut-être la dernière on peut devenir très productif et, depuis, j'ai toujours été obsédé par cette idée que chaque jour doit produire quelque chose.

C'est la première fois que j'écris sur mon enfance, que je fais l'effort de me souvenir de cette époque. Et avec le recul, je me dis que toutes ces années, jusqu'à l'âge de seize ans, ont été une préparation au fait de *partir* : un exercice continuel pour être prêt au départ, le moment venu.

Dans le décor de mon enfance, je trouvais les montagnes très oppressantes. Aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, on les ressentait comme des menaces, et c'est finalement assez récemment qu'elles ont perdu cette charge de peur et sont devenues idylliques, comme but d'excursion, de vacances, de plaisir. J'avais donc un malaise face aux montagnes qui barraient l'horizon. Or mes parents voulaient toujours aller en Engadine, à Pontresina, et j'étais terrifié, les montagnes

me bloquaient la vue sur la Méditerranée. Moi, je voulais aller au bord de la mer, et eux à la montagne… Je vivais au bord du lac de Constance, très ouvert, avec ses frontières imperceptibles, et tout à coup il y avait cet espace suffocant, barré. D'ailleurs, chaque année pendant ces vacances à la montagne, mes parents devaient m'emmener en excursion jusqu'en Italie, du côté du lac de Côme par exemple, respirer un autre air. Plus tard nous sommes allés quelques étés de suite à Viareggio, en Toscane, parce que je voulais voir la plage, la mer. D'habitude, quand les gens arrivent en Engadine, ils ne redescendent plus, mais c'était la condition que je posais à mes parents pour les accompagner là-bas (seul Gerhard Richter, beaucoup plus tard, a su me réconcilier avec l'Engadine ; lorsque je suis allé avec lui à Sils-Maria et qu'on y a fait une petite exposition de ses œuvres, je me suis mis à apprécier cet endroit, mais c'était vers l'âge de vingt-cinq ans…).

À mes yeux d'enfant, le territoire suisse, c'était donc essentiellement Weinfelden et le lac de Constance, Zurich et son lac, et Pontresina.

Lycée. Alberto Giacometti. Ludwig Binswanger. Aby Warburg

Vers treize ou quatorze ans, il y a eu le passage au lycée, qui se trouvait à Kreuzlingen, et pour m'y rendre je devais prendre le train, un trajet d'une trentaine de minutes. C'est à ce moment-là que mon envie de multilinguisme s'est renforcée : je voulais me préparer pour le départ de la Suisse, et j'achetais des journaux au kiosque de la gare, *El Pais*, toutes sortes de journaux, dans la volonté d'assimiler ainsi plusieurs langues. L'idée, c'était d'aller dans la grande ville, à savoir Paris. C'était la capitale la plus proche et, pour les Suisses, la grande ville la plus attractive. Alberto Giacometti y était allé, les dadaïstes aussi, ou les surréalistes comme Meret Oppenheim.

Donc, le premier lieu d'évasion, ça a été les kiosques de gare. J'y ai aussi découvert un magazine d'art assez populaire qui s'appelait *Pan*, dont j'ai commencé à acheter et collectionner les numéros. Mon intérêt pour l'art prenait forme. Mes parents m'ont emmené au Kunsthaus de Zurich, qui avait la particularité d'avoir une collection « en profondeur » des œuvres assez nombreuses de Giacometti. Le plus souvent les musées ne possèdent qu'une œuvre ou deux d'un artiste, une collection « en largeur », mais